

CIE LES ARMOIRES PLEINES

ORAGE

(titre provisoire)

Création espace public 2027
Théâtre en paysage
Tout public à partir de 10 ans
Nocturne
Jauge : 300

ORAGE

« L'orage désigne une pluie abondante accompagnée d'éclairs et de tonnerre, il ne faut pas le confondre avec l'averse (pluie subite et de faible durée, mais tombant avec abondance), la bruine (petite pluie fine et froide), la giboulée (averse soudaine de pluie accompagnée de vent, de neige ou de grêle), l'ondée (pluie assez forte mais de courte durée), la pluie (eau qui tombe par gouttes du ciel sur la terre). La foudre, *fulgura* ou *fulgur*, est la décharge électrique atmosphérique qui produit un bruit sourd, le tonnerre, et une vive lumière; l'éclair [...]. »

Après la foudre — Claire Fercak





CIE LES ARMOIRES PLEINES

Orage est un spectacle sous forme de bulletin météorologique apocalyptique.

Petit chaperon troque son petit pot et monte en pick-up chasser l'orage à la recherche du point de chute, celui qui redimensionne l'avant, l'après, qui fait dire des phrases du genre « plus rien ne sera jamais pareil à présent ».

Cent mille ampères, est-ce que ça fait assez de lumière pour qu'on voie celles et ceux qui ne sont plus là ?

Orage raconte les peurs d'enfants et celles des grand-es, les fantômes, le point d'impact et la bascule, le choc, les traumas, ceux dont on se remet ou pas complètement. *Orage* raconte une bataille avec un géant.

Orage regarde le ciel, le grand, l'infini. C'est notre haricot magique à nous.

Orage articule son, images photographiques, lumière et texte.

Il cherche la transformation : du son en lumière, ou bien le contraire, du texte en flow, d'images en sons, comme une grande opération synesthésique. Il nous plonge dans la pénombre, va chercher le visible dans l'invisible, le magique, l'inexplicable.

Orage est un récit stroboscopique à la première personne, un récit fragmenté ponctué de convulsions lumineuses ou obscures.

Quand on est ébloui, est-ce qu'on ne voit plus rien ou est-ce qu'on voit autre chose ?

Orage nous plonge dans notre caverne, regarde la mort de près mais pas pour la pleurer. *Orage* est un armistice, un traité de paix avec soi-même quand la rumeur du monde fait des larsens.

ORAGE, CE QU'ON IMAGINE

ORAGE

J'ai toujours eu peur de l'orage, pas peur de la forêt la nuit mais de l'orage oui. *Orage* est un projet qui hiberne depuis quelque temps, il refaisait surface au moindre coup de tonnerre, comme un signe, un rappel, une alarme téléphonique version grandeur nature.

Au départ, il y a l'expérience d'une mort soudaine, inopinée, subite on dit, qui a déchaîné le ciel pendant plusieurs jours ensuite. Comme une conversation météorologique, une colère son et lumière. L'orage devenait à sa manière une manifestation cathartique de toutes les questions sans réponses que je pouvais traverser, l'impression de voir à l'extérieur ce qu'il se passe à l'intérieur.

L'orage est une expérience du dépassement : il y a l'explication scientifique, les masses d'air, les ampères et il y a la charge symbolique que l'on peut lui conférer. C'est sur cette charge que nous aimerions nous attarder, gardant l'orage, la foudre et le tonnerre comme les moteurs de notre esthétique.

Orage devient un récit à la première personne, mais où plusieurs « je » peuvent se rencontrer, plusieurs « je » comme plusieurs récits orageux. Du texte comme des flashes. La pénombre et la lumière deviennent alors nos axes dramaturgiques. Avec le son qui s'invite à la fête.

Il y a l'idée de mettre en scène ce dépassement, ce moment qui vient contrarier la raison en invitant la magie. Il y a la soif des grands espaces, de ceux où on se sent tout-es petit-es, ceux où on se sent vulnérables, pour mieux « faire groupe ».

Il y a l'envie d'éteindre la lumière parce qu'on peut choisir à quel endroit on l'allume, créer la surprise, le mouvement et inventer ainsi l'espace de représentation. Il y a l'envie de plonger les spectateur-ices dans une expérience immersive, toujours.

Le sujet se niche au creux de l'intime : parce que le monde implose, nous avons besoin de nous pencher sur le cœur de nos existences. Trouver du sens là où on peut. Sans drama, sans

CIE LES ARMOIRES PLEINES

pathos, l'envie est plutôt de traverser ensemble ce sujet pour trouver une forme de légèreté ou au moins d'étrangeté loufoque. Est-ce que t'as déjà eu l'impression que la foudre te parle ? Qu'elle veut te dire quelque chose ? Quelque chose d'important ? Qu'elle tempête pour te faire réagir ? Pourquoi maintenant, à ce moment précis ? Un signe, un signal. C'est le moment. Je suis orageuse. — Aude Liabeuf

De nombreuses choses me font peur mais l'orage pas tellement ; peut-être l'ai-je toujours observé depuis un abri, dans le creux de la maison ? La fenêtre comme écran de projection qui cadre le « spectacle », un film du dimanche soir presque.

Laisser passer l'orage. Regarder les éclairs et parfois essayer de les figer avec la photographie ; que le courant revienne, tranquillement après la coupure. Et puis, un jour, c'est le foudrolement au sens métaphorique qui frappe ; le bruit et l'éclair ; en même temps ; et aucun espace pour compter et mettre à distance ; un puissant choc, une irradiation qui rompt le continuum de la vie comme elle a pu l'être jusque-là ; éblouissement brusque et net, présage que la suite ne sera plus tout à fait pareille.

L'aveuglement par la lumière braquée directement dans la rétine ; retrouver la vue lentement. Et un même mouvement qui demande de prendre des décisions franches tout en plongeant dans le noir. Un rapport avec le clair-obscur en quelque sorte. Juste après ce temps de grand orage, j'ai remarqué que plusieurs de mes pellicules photos sortaient surexposées lors du développement, la matière photosensible brûlée d'une lumière trop vive au point d'en faire disparaître l'image et n'en distinguer qu'un effacement au moment du tirage.

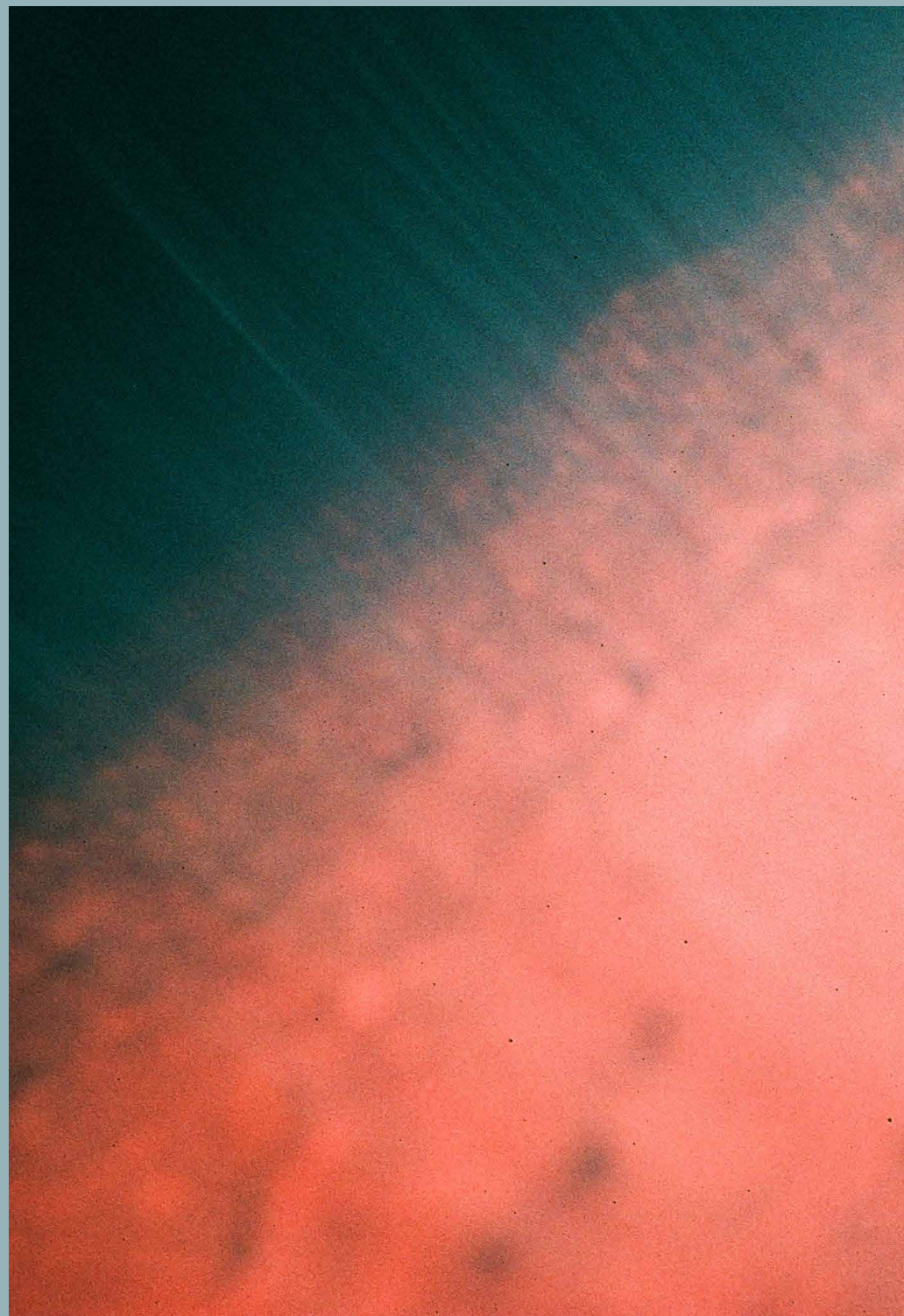
Une traduction du cerveau en surchauffe. Manifestement les orages ont un lien avec l'image photographique pour moi ; l'écriture de la lumière ; celle qui crame autant qu'elle réchauffe. Ne parle-t-on pas de coup de foudre parfois en tombant amoureux ?

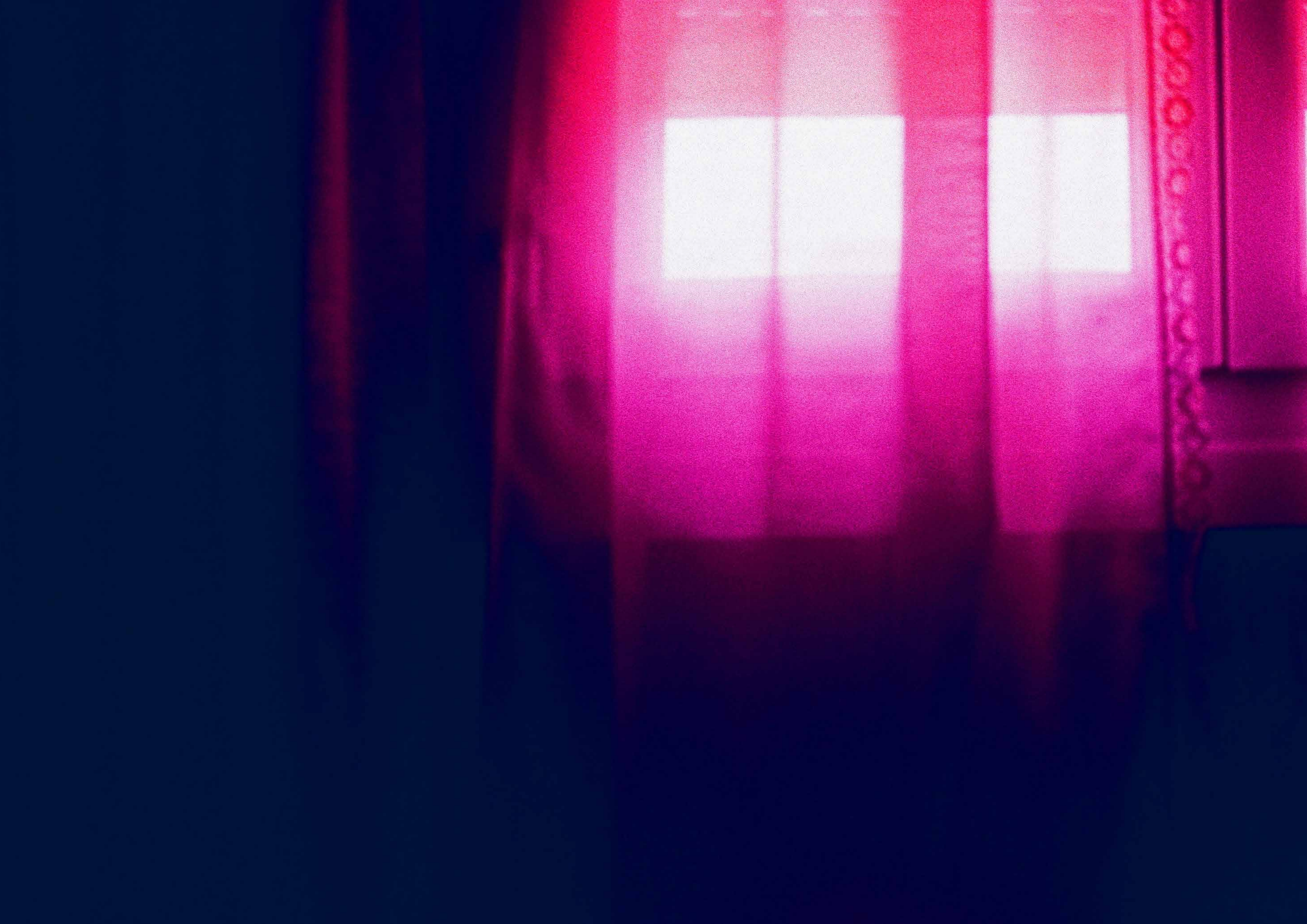
ORAGE

Dans la séquence centrale du film *Mulholland Drive* de David Lynch, les deux héroïnes se rendent dans une salle de spectacle en plein milieu de la nuit. Un présentateur inquiétant devient chef d'orchestre d'un moment où tout n'est qu'illusion ; des sons d'orages, des tressaillements comme des éclairs lumineux bleus viennent conclure son intervention avant qu'une femme interprète une chanson triste. Elle s'écroule comme morte mais l'on entend encore sa voix poursuivre la chanson ; c'est le pivot de l'histoire, celui qui fait basculer la narration.

Chez Lynch, les perceptions sont brouillées, les spectateur·ices comme les personnages ne distinguent plus le sens de l'histoire, ce qui fait fiction dans la fiction, le vrai de l'artifice, l'illusion se fait totale et souvent inquiétante, du moins mystérieuse. Cette scène déclenche la suite du film où les rôles semblent redistribués ; les liens avec l'avant n'y sont plus tout à fait semblables créant une familiarité étrange. On reconnaît sans reconnaître. Ici, il s'agit de questionner notre propre perception de la réalité. Quand l'humain cherche en permanence à dompter ce qui le dépasse pour en maîtriser les contours et qu'il en est empêché par le surgissement inattendu.

Quand brutalement celle-ci se transforme. Dans *Orage*, n'y aurait-il pas une idée de rejouer pour accepter, de fabriquer du phénomène pour percevoir autrement ? L'orchestrer, l'organiser comme un rituel de réparation que l'on partagerait dans le sensible. Comme un récit qui nous aiderait à vivre avec ce qu'on ne comprend pas. Avec *Orage* il y a le désir d'écrire. Des scénarios, des histoires, des fictions. Que les images racontent ; qu'on puisse y associer des mots ; que les éléments et leurs charges symboliques façonnent l'histoire ; que les motifs de l'orage et de l'éclair fassent écho avec l'état émotionnel dans lequel on est plongé. De juxtaposer les pratiques et les récits pour faire commun et nous rassembler. Une méthode d'écriture proche de celle d'Aby Warburg dans laquelle il produit une connaissance par montage, rapprochement d'images hétéroclites issues de différents horizons pour créer du commun. *Orage* serait donc une recherche dont l'image manquante, celle du foudroiement, est le point de départ. — Stéphanie Sacquet





ORAGE

*Épilogue possible – de l'intérieur d'une voiture, tous feux éteints
Elle allume un casque lumineux qu'elle porte sur sa tête.*

Ça te dérange pas si je rallume ? J'aime pas quand c'est trop sombre.
C'est là ?
Ça a marché tu crois ?
J'ai regardé un reportage sur les chasseurs d'orage, y en a un qui dit que parfois il a l'impression que la foudre répond à ses questions.
C'est ça.
Je veux dire c'est exactement ça qu'on cherche.
À voir dans le noir.
Tu sais, je crois pas aux fantômes. J'y crois pas c'est tout.
Je m'en fous de vos histoires de dame blanche sur le bord de la route, c'est fait pour faire peur aux gosses avant d'aller se coucher.
Mais des fois, à force de croire à rien, je me demande comment faire pour continuer.
Continuer comme ça.
On est pas obligé de croire n'importe quoi, je dis pas ça.
Mais se dire qu'il y a autre chose. Y'a forcément autre chose.
C'est pas qu'une affaire de masses d'air, de chaud, de froid, tu vois ce que je veux dire ou pas ?
Même une histoire, un conte ça me va.
J'attends.
J'attends.
Je chasse. Je traque, je piste.
1,2,3,4,5 kilomètres
C'est le moment,
1,2
y'a quelqu'un ?
1
Il est là.







CIE LES ARMOIRES PLEINES

La nuit

La nuit est un grand tout dans lequel nous voudrions nous immerger. Penser la lumière par soustraction plutôt qu'en addition. Créer du noir comme on crée le vide. Cette perspective est déjà un objectif en soi dans l'espace public.

La nuit peut aussi être associée à une forme de vulnérabilité, de perte de contrôle et de repère. Elle réveille l'imaginaire, comme s'il fallait recomposer ce que l'on ne voit pas, ce qui pourrait surgir à n'importe quel endroit ou moment. La nuit réveille la peur, la peur ancestrale de la pénombre. De la manière la plus exacerbée, on parle de nyctophobie et elle n'est pas réservée qu'aux enfants. Cette peur du noir est presque une composante culturelle, un pan de l'imaginaire collectif.

Nous aimerions placer le public dans cette situation de vulnérabilité pour aussi l'aider à faire cœur, faire groupe. Que les autres deviennent les repères que l'espace ne donne pas. La nuit permet le travail de la lumière.

Après *Les Baraques des Sœurs Langlais* qui se déployait au crépuscule, *Une vue de l'esprit* et *Rotofil* jouaient en plein jour. Nous avons besoin de tout voir : la réalité d'une place pour *Une Vue de l'esprit* et la multiplicité de plans ou les lignes de fuite d'un champ pour *Rotofil*. Pour *Orage*, l'envie est ailleurs. Nous voulons dénicher le caché, l'apparition, travailler sur des présences fantomatiques, spectrales, de celles qui font vaciller la raison. Nous avons travaillé notamment avec des flashes d'appareils photo à pile, tout simples. Le flash orienté vers le visage de celui qui l'active, tandis que son corps est dans le noir, créant une présence soudaine, à peine perceptible. Nous voulons plonger dans la pénombre pour qu'elle révèle les images.

Les autres pistes lumineuses que nous avons explorées sont, pour le moment : l'arc électrique d'un poste à souder, pas en lumière directe puisque dangereux pour la rétine, mais en projection. Pouvant faire jouer les ombres du paysage, variant

AXES DE RECHERCHES

ainsi les échelles de la représentation. Nous avons tenté de projeter de l'image sur de la fumée, sur de l'eau, sur de la poussière. Nous avons utilisé nos casques de vélo dernière génération avec leurs lumières intégrées. Nous avons vidé la batterie d'une voiture en utilisant ses phares. Nous avons créé un flash lumineux à poudre comme ceux du début de la photographie. Nous avons tenté de faire le noir ou presque en mettant en œuvre une extinction des feux, pour voir ce que cela produit émotionnellement et physiquement.

La nuit est aussi synonyme d'étrangeté. Nous aimerions aller l'explorer pour en tirer un univers loufoque voire drôle plus que véritablement effrayant. David Lynch fait ça, il enchaîne l'hilarité et l'effroi. Nous aimerions nous enfoncer dans un de ses longs travellings. La nuit et la lumière collaborent aussi pour créer l'espace de représentation.

L'espace

Nous aimerions travailler dans un espace plutôt vaste, suffisamment pour qu'on s'y sente petit. Nous parlerons d'un espace « grand angle ». Nous restons encore une fois fidèles aux espaces périphériques, espaces délaissés loin des pleins feux des centres-villes. Espaces proches des habitations mais pas forcément habités à proprement parler. Des espaces géographiques intermédiaires, ceux où courent les chiens errants même s'il n'y en a plus vraiment. Des lumières qui vacillent, de l'ombre, espaces inquiétants qui véhiculent leur monde. Des espaces dont l'usage n'est pas forcément clair ou défini par un mobilier urbain choisi, des espaces délaissés, déclassés ou en cours de classement. À la frontière d'un lotissement, derrière un village, ou un hameau, à l'ombre d'un immeuble, sur un parking désert, au centre d'un terrain de foot tous feux éteints. Nous poursuivons l'idée d'une poésie de la lisière, de la friche, du « désorganisé » à l'heure où les villes aménagent chaque recoin et se développent à l'infini. Quand les constructions s'amoncellent, se superposent, on va plutôt aller chercher le vide, l'espace. Celui de se mouvoir, de voir en grand, de regarder le ciel ou de laisser naître l'imaginaire.

Nous cherchons des espaces silencieux, ou à peu près, où la rumeur des villes est lointaine. Pour donner à entendre autre chose.

Le son et la synesthésie

Nous parlons de synesthésie au sens poétique du terme. Du grec *sunaisthêsis* qui signifie perception simultanée, on pratique la synesthésie lorsqu'on fait appel, pour définir une perception, à un terme normalement réservé à des sensations d'ordre différent. Nous aimerions tenter une lecture synesthésique du paysage pour faire entrer les spectateur·ices dans une expérience sensorielle déroutante : par exemple, grâce à un système de capteurs électromagnétiques montés sur une antenne ; l'idée serait de capter les champs magnétiques de l'espace pour les donner à entendre. Comme pour la foudre, le son devient ainsi annonciateur d'une chose qui va arriver. Si les champs magnétiques augmentent en intensité, l'événement approche. L'antenne pourra être maniée manuellement, elle nous relie aussi au ciel, et permet de faire décoller le regard. Un genre de mise en scène d'une conversation météorologique, au premier degré du terme.

Autre opération d'ordre synesthésique, nous souhaitons associer le son à la lumière. Qu'ils traversent le même logiciel et que les variations sonores créent des événements lumineux. Pour créer un réseau de signes, comme si la pensée magique s'incarnait dans l'espace de représentation. Nous souhaitons aussi travailler à partir de programmes *Arduino* pour faire surgir le son selon l'emplacement du public, ou que ce soit un mouvement qui déclenche le son. Comme si l'espace se mettait à nous parler. Autant de manières de dématérialiser les sources et inviter le public à entrer dans l'étrange et le magique. Le son comprend aussi le travail de la voix, il y aura une narratrice, tantôt incarnée, tantôt désincarnée. L'idée est de travailler la pluralité de "je" grâce à un système de distorsion de la voix. Et d'inventer pour chaque "je" une manière de dire, un tempo, un flow. Nous voulons travailler le texte dans toute sa musicalité.



11/22





Le texte

Il y a l'envie de mélanger plusieurs genres, l'autofiction, toujours, car c'est là qu'on scelle une forme de légitimité du récit, quand l'inspiration se niche au creux de l'intime et du vécu. Mais il y a l'envie d'extrapoler, d'inviter d'autres histoires dans cette autofiction pour en faire un récit choral, où plusieurs « je » se répondent dans un système d'échos. Partager des histoires de chocs pour mieux trouver les mots.

Dans le processus, nous souhaitons partir de nos histoires personnelles et aussi procéder à des temps de rencontres auprès de personnes fulguré-es (ayant survécu à un coup de foudre), greffé-es de la cornée, en rémission d'une maladie ou encore des personnes ayant vécues un coup de foudre amoureux. Il s'agit d'aborder l'épreuve, le choc, la transformation qui opère en nous de manière décisive. Cette matière-document est une base d'écriture plurielle et fictionnelle. Comment produire du commun à partir de plusieurs histoires singulières ? Comment mêler notre autofiction à d'autres pour créer un récit choral ? Par quels dispositifs sonores retrouver cette pluralité de voix s'il n'y a qu'une narratrice ?

La scénographie

On y voit se déployer une installation, les éléments se déplient, s'ajoutent et s'assemblent un à un dans un continuum rythmique. Ce temps performé et linéaire de l'installation d'un dispositif est parfois éclairé, suspendu, accompagné par des surgissements lumineux, des éclairs sonores.

Par rebond ou par glissement, une image en amène une autre. Cette narration du fragment produit de la continuité. Les images reliées les unes aux autres forment une chaîne qui prolonge la ligne dramaturgique et le sens commun. Une piscine pour enfants se gonfle dans le silence quand progressivement on perçoit une respiration, un souffle sourd qui prend de l'ampleur. Des appareils de mesure en tout genre sont mis en place, comme une station d'observation temporaire.

On attend que quelque chose survienne. Sommes-nous arrivé-es sur les lieux d'une expérience où l'ambition est de capturer un phénomène météorologique tel.les des chasseur·euses d'orages ? Sommes-nous au cœur d'une expérimentation scientifique attendue ou carrément d'un laboratoire ésotérique pour observer les fantômes ? S'agit-il de la mise en place d'un rituel ou plus simplement assiste-t-on à la mise en œuvre du tournage d'un film de science-fiction ?

Dans le temps des recherches préparatoires, il y a la rencontre avec le travail de deux photographes: Marie Quéau et Marina Gabonneix. Au travers de deux approches singulières, elles abordent la notion commune de la fabrication du vraisemblable pour en donner une représentation photographique.

Marie Quéau passe du temps avec des cascadeurs apprentis ou professionnels, des apnéistes en immersion statique ou des comédien·nes en état de fausse extase. Elle interroge les états limites du corps, la prise de risque contrôlée. Le résultat capture les instants de bascule et les mécanismes pour y parvenir. Ces corps vacillent entre contrôle et lâcher-prise; ils sont soumis à une expérience réelle dans une machinerie du faux. Quelque part, il est question d'apprendre à tomber, répéter la chute, s'enduire d'une matière grasse et ignifugée pour prendre feu, retenir sa respiration, approcher la mort, peut-être, et en revenir. L'effet produit sur les spectateur·ices est confrontant, choquant et nous plonge dans une ambiguïté entre réalité et fiction.

Chez Marina Gadonneix, c'est par le biais de la fabrication d'événements particuliers qu'elle attrape cette question. Dans sa série *Phénomènes*, elle restitue de manière photographique son observation auprès d'un laboratoire scientifique dont la recherche consiste à simuler en intérieur des phénomènes climatiques ou naturels tels que des ouragans, des éclairs, des avalanches ou encore des supernovas. Cette idée de l'artifice semble résonner avec la recherche que nous mettons en place dans Orage. Comment la fiction et le dispositif scénographique dans leur dimension cathartique nous amènent-ils à trouver un sens aux réponses incomplètes ?

ORAGE

Le factice devient pour nous une façon d'entraîner le public vers une forme d'expérience et ainsi d'élaborer une dimension réparatrice.

Le choc, avant, pendant, après ?

Nous ne savons pas encore concrètement ce que nous allons faire vivre aux spectateur·ices. Il y a l'idée de les entraîner dans un dispositif qui se déploie autour d'eux ou parmi eux. Il y a la volonté de créer la surprise, de travailler sur la soudaineté. D'éteindre la lumière de la ville pour continuer l'histoire à la lampe torche. Il y a l'envie de travailler l'éclat, le stroboscopique, les surgissements lumineux, sonores ou textuels. Il y a l'envie de mettre en scène des corps en mouvement, ceux affairés dans cette expérience loufoque, comme une chorégraphie, une danse presque et ceux autour, figures spectrales, présences. Il y a l'envie de raconter le corps après le choc, comme la figure de Lichtenberg qui s'imprime sur le corps des fulgurés. Qu'est-ce qu'il reste ? Fractures visibles ou invisibles. Comment on se remet, comment on répare ?

Il y a l'envie de vivre ou de faire vivre un moment interpellant, plus qu'un choc à proprement parler. Nous ne voulons pas de grands frissons ou de théâtre « In-Yer-Face ». Nous cherchons plutôt à créer un moment où la raison lâche du lest pour laisser parler les signes et les réseaux de sens. C'est une façon de faire parler les lieux aussi. L'idée du rituel ne nous lâche pas. Mais quel rituel ? Le spectacle est à sa manière un rituel. Nous voulons retraverser des histoires jusqu'à ce qu'elles imprègnent les lieux et s'y diffusent comme par magie. Le faire collectivement pour réparer, pour accepter, pour faire la paix. Nous voulons que la réalité de la représentation rattrape notre fiction.





ORAGE

Aude Liabeuf

Elle co-dirige avec Stéphanie Sacquet la ligne artistique des Armoires Pleines. Comédienne de formation, elle réalise la mise en scène et l'écriture du dernier spectacle de la compagnie, *Rotofil*. Sa nécessité est de partager ce qu'elle a dans l'œil et ce qu'elle ressent. Elle aime le brut et le symbolique, le grain de la pellicule et les mirages du soleil d'août. Après un parcours pas vraiment linéaire, entre une pratique de théâtre amateur depuis sa tendre enfance et un parcours universitaire multiple jusqu'à l'écriture d'un master sur les dramaturgies de l'exil à Lyon 2 ; elle cherche un point d'ancrage, un endroit où rester plus de deux ans. Dans cette exploration, elle voyage et se forme à travers des stages de danse, de clown, d'écriture, de poésie sonore ou autres expérimentations collectives. Elle découvre le cinéma et explore le travail de l'image en jouant le rôle principal dans plusieurs courts-métrages de Mathilde Delaunay : *Cavalier Seul*, *Un Visage en Désordre* et *La Fille Oblique*, sélectionnés et primés dans de nombreux festivals. Elle collabore avec plusieurs compagnies : Les Toiles Cirées, Les fugaces, le Bureau d'Etudes Spatiales, Balle Perdue... Et finalement elle s'ancore, en rejoignant la direction de la compagnie Les Armoires Pleines en 2013.

Stéphanie Sacquet

Scénographe et plasticienne, elle donne une direction aux projets des Armoires Pleines avec Aude Liabeuf, comédienne et metteuse en scène. Stéphanie aime la dentelle aux fuseaux, danser, rouler vite et faire des stages, donner des noms de famille aux animaux. Elle a fait LV3 italien au lycée. Après un engagement dans le milieu associatif qui donne lieu à la création du collectif Curry Vavart, elle collabore en tant que scénographe, plasticienne ou comédienne avec plusieurs compagnies d'arts vivants en espace public (Les Fugaces, Les Toiles Cirées, Née d'un doute, la P.A.T.T, le Son qui manque, la Méandre). Elle mène des projets de création ou de territoire avec le même enthousiasme. Dernièrement, Stéphanie a remis la photographie au cœur de sa pratique artistique et s'interroge sur le rapport texte-





CIE LES ARMOIRES PLEINES

image au sein de formats éditoriaux. Issue d'une formation universitaire, elle accorde une attention particulière au travail préparatoire et soigne le choix des matériaux qui fertilise la recherche. Ce temps d'errance où s'accumulent documents, lectures, images et données sous des formes variées fabrique l'ensemble du corpus nécessaire à la mise en place des projets.

Marion Cros

Formée à la Haute Ecole des Arts du Rhin, aux Beaux-arts de Bourges et au conservatoire d'Angoulême, Marion Cros est musicienne et technicienne du son. Œuvrant dans le champ de la noise, de l'électroacoustique et du spectacle vivant, elle entremêle poétique de l'écoute, audiophilie et *bricodage*. Sa pratique personnelle s'intéresse à l'utilisation du bruit comme une forme d'action et de réaction aux violences symboliques. Elle fabrique et active des dispositifs qui brouillent, épuisent, mais aussi distillent la parole, dans une perspective de recherche protéiforme, au croisement entre la théorie, le récit, le document, et la matière sonore. Pour le spectacle vivant elle collabore avec de nombreuses compagnies (Les Armoires Pleines, Krasna, Mélodrames Production, Petite Foule, Marée Basse) en tant que créatrice sonore et technicienne et co-fonde en 2025 la compagnie Fouzic, avec Aloïs Cros.

Sylvain Verdet

Il est chef opérateur pour le cinéma depuis une vingtaine d'années. Caméra à l'épaule et bricolages lumineux DIY, ses images brutes résonnent aussi bien sur les fictions pointues de Clément Cogitore (*Ni le Ciel ni la Terre, Goutte d'Or, Braguino...*), Bertrand Mandico (*Ultra Pulp*) et Camila Beltran (*Mi Bestia*) que sur les documentaires aventureux de Déni Pitsaev (*Imago*) et Jean-Pierre Thorn (*L'âcre parfum des immortelles*). Amateur de synthé punk drômoise et d'action cooking nippon, il penche définitivement pour les écritures radicales et engagées. Et entre deux voyages, il lui arrive de flirter joyeusement avec l'Opéra et le théâtre contemporain (*Les Indes Galantes, Vimala Pons...*).



ORAGE

Les Armoires Pleines, c'est la rencontre entre une scénographe et une metteuse en scène, Stéphanie Sacquet et Aude Liabeuf. Scénographie et théâtre conjugués sur un principe d'équité comme ligne de fond. Depuis son origine, la compagnie ouvre les possibles en travaillant avec d'autres disciplines. La création sonore est constitutive de ses spectacles depuis le début, la musique live fait son entrée avec *Une Vue de l'Esprit* et le son devient ligne d'écriture dans *Rotofil*. Avec *Orage*, nous invitons la lumière à la fête.

En parallèle de ces créations, les projets de territoire sont des lieux d'expérimentation et de partage où s'entremêlent publics, disciplines et supports : réalisation de podcasts, ateliers d'écriture, concerts in situ, expositions photographiques à ciel ouvert, films en images arrêtées, installation plastique dans l'espace public...

Les Armoires Pleines, c'est un noyau de gens à la géométrie variable. C'est une équipée qui partage ses regards pour fabriquer collectivement des spectacles, formes hybrides et visuelles. Se croisent ainsi architectes, paysagistes, urbanistes, gardes forestiers, sociologues, technicien·nes, costumières, constructeurs, danseuses, collaborateur·ices ou regards extérieurs qui accompagnent nos travaux de l'intérieur.

Les Armoires Pleines, c'est une attention portée aux espaces traversés. C'est l'amour et la pratique des lieux non dédiés, extérieurs. Travailler à partir du réel, de l'existant, de ce qui compose l'espace pour écrire et raconter des histoires.

Comment, d'un constat intime, est-il possible de tirer le fil d'une histoire à partager ? Ralentir, prendre le temps de la rencontre d'abord, discuter, poser l'écriture. Regarder ce qui nous entoure, prendre l'espace pour créer, s'insérer à l'endroit qui décale la mécanique dans des processus de fabrication qui ne sont pas précipités. Les Armoires Pleines tentent de trouver le point de ralliement entre images symboliques et simplicité du quotidien, du récit, du cheminement de ses personnages. Pour que le banal ne le soit plus, un court instant.

CIE LES ARMOIRES PLEINES

En plus de dix ans d'existence, Les Armoires Pleines ont écumé l'espace public et ses possibilités, des places de centre-ville aux espaces de lisière, de l'urbain au rural en passant par le péri-urbain, des espaces habités à de grands champs cultivés ou au foisonnement d'une forêt. *Orage* arrive à un moment où il y a le besoin de renouer avec les espaces périphériques, nos espaces de cœur, et à la fois nous confronter à quelque chose de nouveau en plongeant dans la nuit et en abordant le travail de la lumière. *Orage* propose ainsi une nouvelle orchestration entre expérimentation sonore en live, effets lumineux, texte et scénographie en direct.

ORAGE

Spectacles, performances

Un Sacre, Lorraine de Sagazan
I'm not Gisèle Carte, Collectif Balle Perdue
Extra Life, Gisèle Vienne
This is how you will disappaer, Gisèle Vienne
2 points zéro, Kiroul
Coup de foudre, Collectif Sweat Lodge
 Thomas Laigle

Photographie et arts visuels

Marie Quéau
 Série *Phénomènes*, Marina Gadonneix
 Joseph Beuys
 Georges de La Tour
 Eric Tabuchi
 Todd Hido
 Noémie Goudal
 Gregory Crewdson
 Caravage
 Clément Cogitore
Les archives de la planète, Musée départemental Albert Khan
Le cours des choses, Fischli et Weiss
Panic liquid, Augustin Rebetez

Émissions et Podcasts

L'orage, la foudre, l'électricité, C'est pas sorcier,
 France Télévisions
Les fulgurés d'Azerailles, une histoire particulière,
 France Culture
*J'aime le récit que va construire le spectateur en regardant
 mes photographies*, Marina Gadonneix, Affaires culturelles,
 France Culture
Par les temps qui courent, Marina Gadonneix, France Culture
Et si on ne faisait pas son deuil ? Les idées larges
 avec Vinciane Despret, Arte
Que nous révèlent les mythes ? Les idées larges, Arte

CIE LES ARMOIRES PLEINES

Films

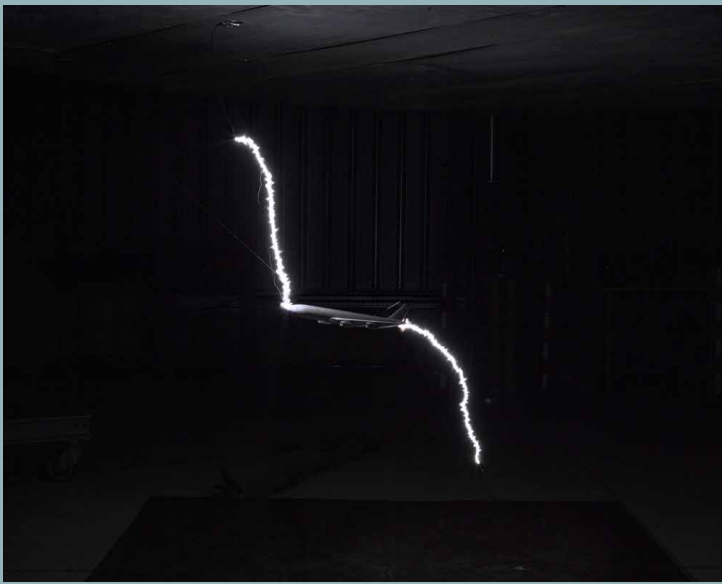
La chimère, Alice Rorwacher
Corpo Celesto, Alice Rorwacher
Mulholland Drive, David Lynch
Twin Peaks, David Lynch
L'enfer, film documentaire de Serge Bromberg à partir du film
 d'Henri Georges Clouzot

Musique

Oonagh Haines
 Undae tropic
 Rien Virgule

Essais, écrits, fictions

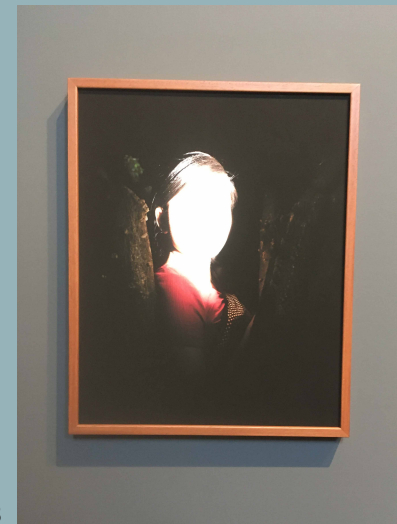
Au bonheur des morts, Vinciane Despret
Une année de pensée magique, Joan Didion
Journal de deuil, Barthes
Rupture(s), Claire Marin
Débuts : par où commencer ? Claire Marin
La Surprise. Une innocence renouvelée, Valérie Zenatti
Après la foudre, Claire Fercak
Ce qui est nommé reste en vie, Claire Fercak
Foudres, Fanny Taillandier
Un sacre, Guillaume Poix
Je ressemble à une cérémonie, Julia Lepère
La mer et son double, Julia Lepère
Le ciel l'a mauvaise, Eléa Marini



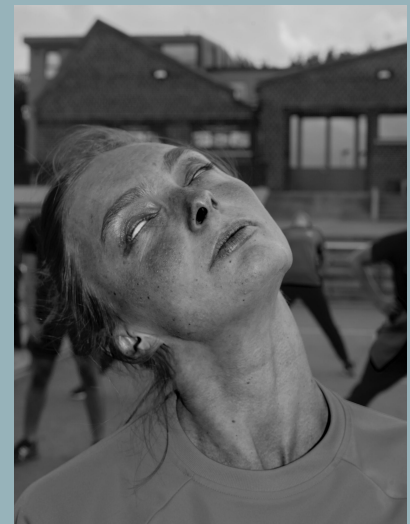
1



2



3



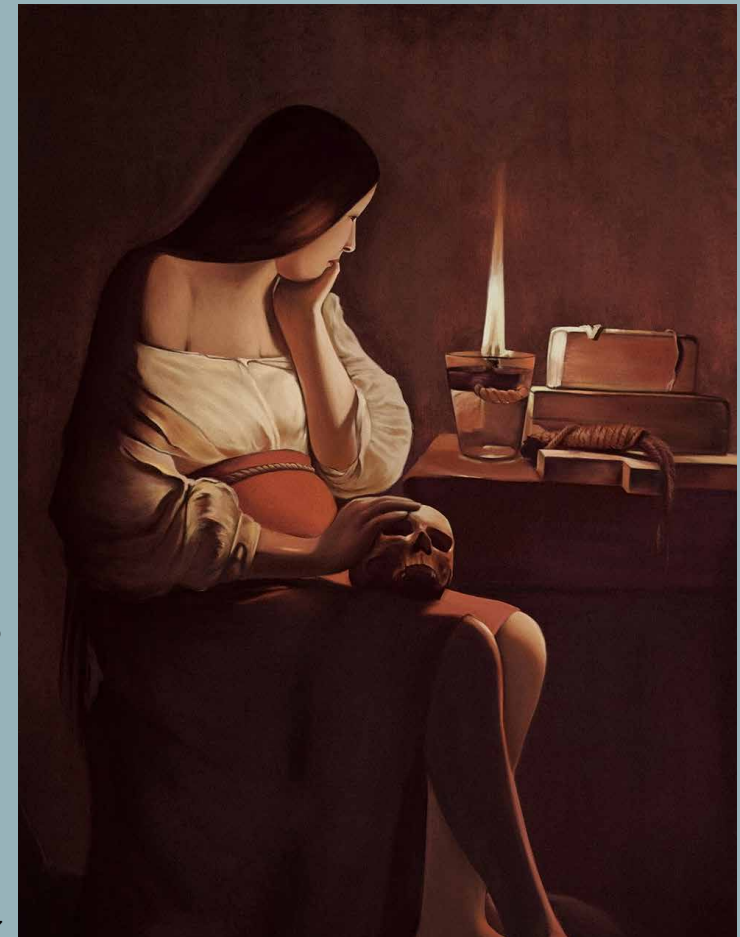
4



5



6



7

- 1 *Phénomènes*, Marina Garonneix
- 2 *L'enfer*, Henri Georges Clouzot
- 3 Dolores Marat
- 4 *Fury*, Marie Quéau
- 5 *Fury*, Marie Quéau

- 6 *Fury*, Marie Quéau
- 7 *Madeleine à la veilleuse*,
Georges de La Tour

ORAGE

Calendrier imaginé

2025

- Juillet : Écriture à la table, 2 jours x 2 personnes
- Octobre : Écriture à la table, 2 jours x 2 personnes

2026

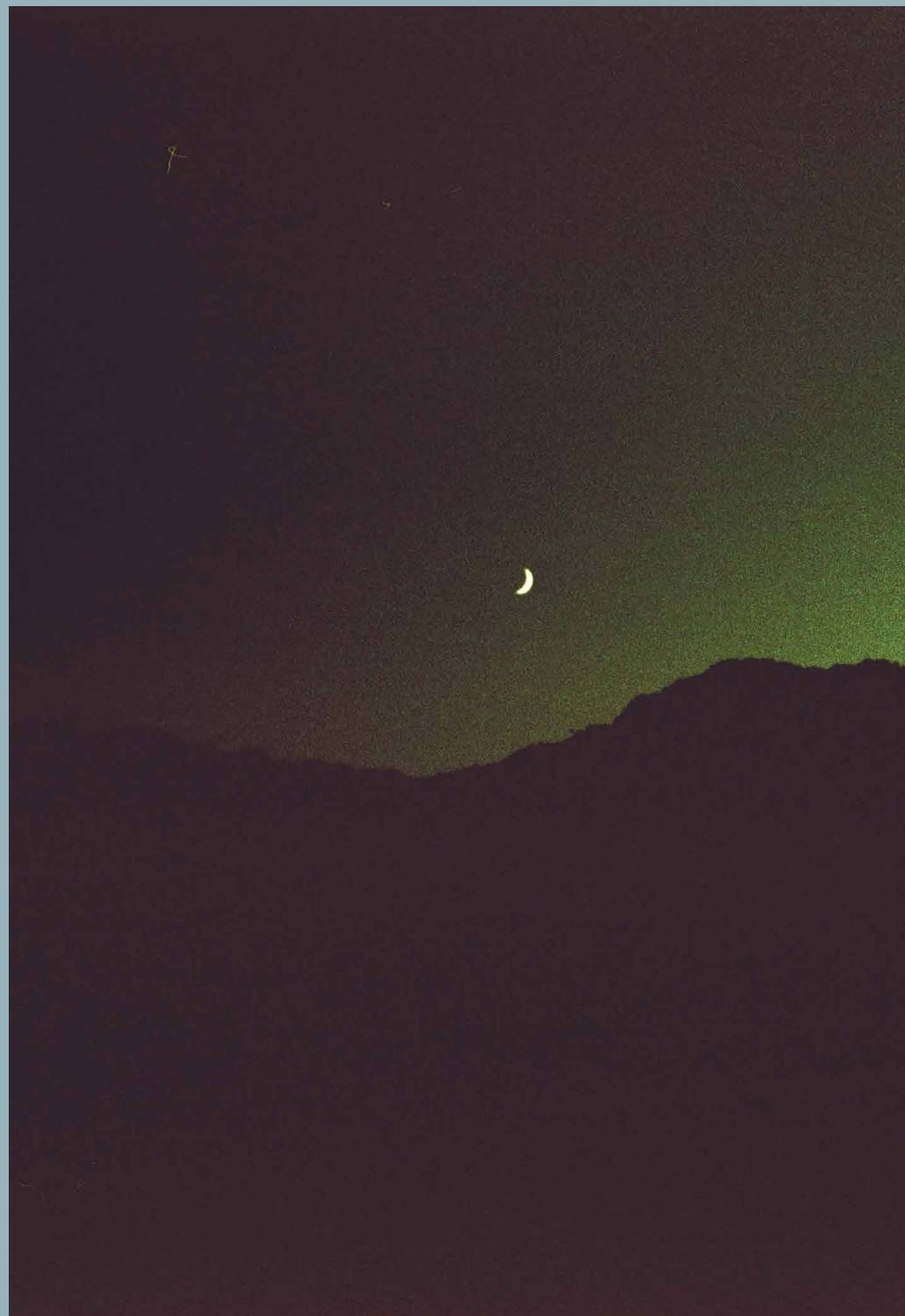
- Janvier : Premier labo d'écriture, 3 jours x 4 personnes, Tympan (93)
- Printemps, été : 2 × 1 semaine d'écriture et labos et 2 × 3 jours de travail à la table entre ces semaines, 4 à 5 personnes, Le Lieu (78) + lieux à trouver
- Automne : 2 × 2 semaines de création et 2 × 3 jours de travail à la table entre ces semaines, 4 à 10 personnes en fonction des semaines, lieux à trouver

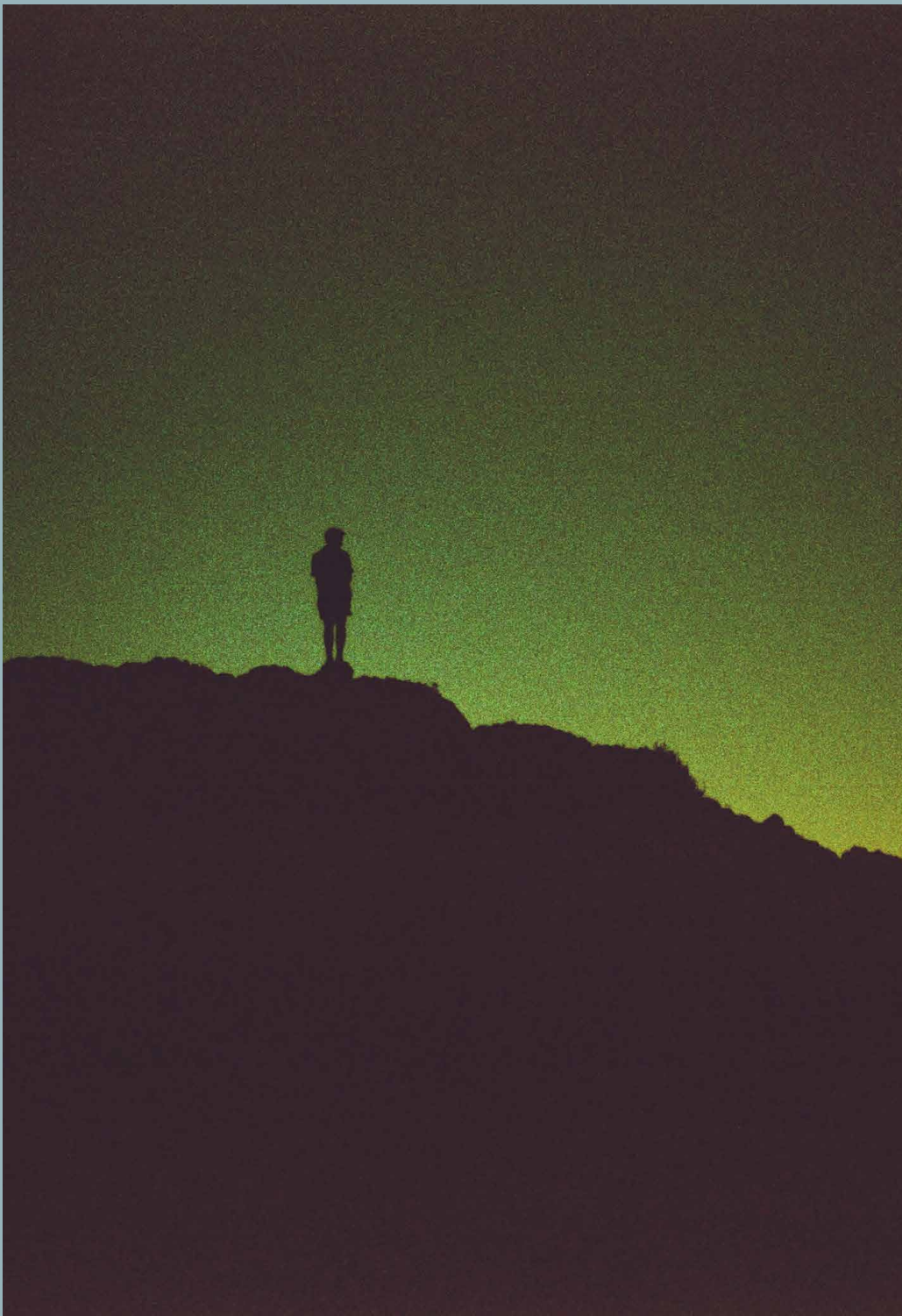
2027

- Printemps : 3 × 2 semaines de création, 4 à 9 personnes en fonction, lieux à trouver
- Été : Première

Partenaires

À ce jour, peu de partenaires sont acquis sur le projet (Le Lieu, Le Tympan). Nous démarrons tout juste la production en parallèle des premiers temps d'écriture. Toutefois, nous sommes en train de contacter les partenaires historiques de la compagnie (L'Atelline, Animakt, La Transverse, Le Moulin Fondu, L'Abattoir, Furies, le réseau Risotto, Le Boulon, Le Rudeboy Crew...). Aussi, nous commençons à approcher de nouveaux partenaires. Un budget prévisionnel de la création est disponible en annexe de ce dossier.





CIE LES ARMOIRES PLEINES

Les Armoires Pleines – Association Générique Bataar
54 rue Nationale
78940 La Queue Les Yvelines

Contact artistique

Aude Liabeuf et Stéphanie Sacquet
lesarmoirespleines@gmail.com

Contact production

Amandine Bretonnière – BKompani
amandine@bkompani.fr

Site internet

lesarmoirespleines.fr

Facebook

Instagram

Crédits photographiques

Stéphanie Sacquet
Musée départemental Albert Kahn – p.8

CONTACT